



Tout conte fait L'ancien expatrié Hwang Sok-yong transpose une légende qu'il dépouille de son idéalisme, pour mettre en scène l'épreuve d'une émigrée nord-coréenne aux prises avec l'Occident

HWANG SOK-YONG

Princesse Bari

Traduit du coréen par Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet Editions Philippe

Picquier, 256 pp., 19 €

Le sauveur est une enfant de l'exil et de l'enfer. Une survivante qui chevauche la fin du XX^e siècle et les premières années du nouveau millénaire comme on s'embarque dans les tourments d'un exode sans retour possible. Une épreuve où le pire est souvent à venir avant l'incertaine harmonie. Cette quête du salut incombe à une adolescente de Chongjin, une ville de l'est nord-coréen. Septième enfant d'une fratrie féminine, elle a été abandonnée quelques heures à sa naissance par des parents accablés d'avoir à nouveau une fille. C'est Hindung, la chienne de la famille, qui la retrouve et la sauve. Cent jours durant, elle n'a pas de nom jusqu'au jour où la grand-mère décide de l'appeler Bari. Légende coréenne, *la Princesse Bari* raconte les aventures de la septième fille d'un couple royal qui espérait un prince et abandonne sa nouvelle progéniture. L'enfant parcourt le monde en quête de l'eau de vie pour sauver les âmes de sa

famille.

Survivants. Hwang Sok-yong a transposé ce conte célèbre en Corée dans un monde chaotique aux prises avec l'enfer concentrationnaire, les trafics d'humains, le terrorisme, le communautarisme. L'épopée de Bari n'a rien de poétique ou de romantique. Elle dessine les contours d'une planète ouverte aux migrations, chamboulée par le choc des cultures. Elle démarre dans une Corée du Nord ravagée par la terrible famine du milieu des années 90, quand les cadavres dérivent dans la rivière Tumen, jonchent les rues, jettent des survivants sur les routes de la faim. A la suite d'erreurs d'un de ses oncles dans la gestion d'une coopérative, la famille de Bari est séparée, harcelée. Bientôt, elle sera exterminée. La jeune fille suit sa grand-mère, avec qui elle partage des dons de voyance. L'une comme l'autre dialoguent avec les âmes des morts, voyagent dans les rêves et les cauchemars, lisent les signes du destin et des corbeaux qui peuplent ce récit initiatique de la Corée du Nord aux arrières boutiques d'un Londres cosmopolite et clandestin, en passant par les bas-fonds de l'exploitation du «gang de serpents» à la mode chinoise. Longtemps écrivain de la seule péninsule et de sa douloureuse his



A Pyongyang, le 7 avril 2012, après les répétitions d'une parade à la gloire des dirigeants du régime. PHOTO DAVID GUTTENFELDER AP

toire (*Monsieur Han, l'Invité, le Vieux Jardin*, aux éditions Zulma), Hwang Sok-yong élargit les rivages de la Corée comme il l'avait commencé avec *Shim Chong, fille vendue. Princesse Bari* n'est pas une traversée des tourments du siècle, mais le periple d'une transfuge nord-coréenne à l'heure du néolibéralisme. « Avec le capitalisme globalisé, il y a beaucoup de migrations, de changements qui créent des désordres culturels et sociaux, raconte l'auteur rencontré à Séoul en juin. Au début, je pensais que chaque migrant pouvait trouver sa place dans sa nouvelle société et y vivre en osmose. Mais, très vite, je me suis rendu compte que ce n'était pas possible. »

Hwang Sok-yong, qui a vécu en exil en Allemagne dans les années 80, ne dépeint pas l'Occident comme l'eldorado. Ces migrants sont le plus souvent parqués dans les coulisses de la société britannique où Bari finit par arriver après une traversée apocalyptique à fond de cale. Elle y sera masseuse, voyante, y deviendra mère, sœur courage, confidente et compagne d'infortune sur les « mers de feu, de sang et de sable ». Elle y croise des frères de guerre,

des sœurs de peine, vietnamiens, sri-lankais, nigériens, pakistanais, chinois. Elle se convertit à l'islam en épousant Ali, le descendant d'un exilé du Cachemire. Comme le pressent le sage Pakistanais Abdul, ces exiles sont rattrapés par le terrorisme, l'exclusion et la haine après l'effondrement des tours du World Trade Center à New York, en septembre 2001. « Tout un monde ré-

« Je pensais que chaque migrant pouvait trouver sa place dans sa nouvelle société. Mais j'ai compris que ce n'était pas possible. »

Hwang Sok-yong

duit en poussière emportée par le vent », écrit Hwang Sok-yong. Dans les volutes de ses fines cigarettes, l'œil en alerte au-dessus d'une tasse de thé noir, l'auteur se souvient de ce climat qui a présidé à l'écriture de *Princesse Bari* : « Au début des années 2000, j'ai vécu à Londres où j'ai assisté aux attentats de juillet 2005, puis quelques semaines après à Paris où les émeutes ont éclaté en banlieue. J'ai été très choqué par cette explosion de violence. »

Princesse Bari est porteur de cette fureur. Hwang Sok-yong campe des exécuteurs, des liquidateurs, des violeurs dans des scènes hallucinées, en suspension. Dans ce monde de ténèbres surnagent des suppliciés, des affamés, des exploités, des fauves, des clandestins, tous ces bannis et ces victimes du chaos de l'humanité. Par le biais des esprits, des imprécations ani-

males, de la chanson des fantômes des morts, le roman redonne voix à ces oubliés. Hwang Sok-yong puise aux sources ancestrales du chamanisme coréen. Il s'y était essayé brillamment dans *l'Invité* en convoquant les âmes et les fantômes des torturés de la guerre civile coréenne. Cette fois, plus que la vérité, l'auteur « cherche l'apaisement, l'harmonie ». Bari est la libératrice de ces limbes. « Avant d'être envoyé au Vietnam comme soldat, j'avais une écriture très formelle, dans la recherche du beau, du mot pour le mot. À mon retour de la guerre, j'ai changé. Le réalisme était mon écriture. Depuis mon

exil en Allemagne et la chute du mur de Berlin, mon style a encore changé, analyse Hwang Sok-yong. Je veux que mon récit soit plus ouvert, plus universel. J'ai vraiment envie d'expérimenter de nouvelles formes de narration et de rendre les choses plus complexes en ayant recours à la politique, la psychologie, à l'histoire intime. Ce que je vis est globalisé mais la façon dont on parle de cela doit être différente des écrivains occidentaux. C'est peut-être plus étrange, mais aussi plus puissant. »

Consistance. Avec *Shim Chong, fille vendue, Princesse Bari* complète un cycle de romans plus universels où les voix féminines comptent de plus en plus, où les héroïnes acquièrent de plus en plus de consistance, de force. « C'est peut-être parce que, jeune, je n'étais pas très gentil avec elles, sourit Hwang Sok-yong. Je suis probablement en train de me racheter et aussi parce qu'à travers le regard féminin je vois le monde autrement. » Enfant très mère au début du roman, Bari devient la voix de l'épopée, la résistante, la survivante. Jamais en paix.

Envoyé spécial à Séoul
ARNAUD VAULERIN